



LES
ZOUAVES PONTIFICAUX

PRÉCIS HISTORIQUE

PAR

C.-E. ROULEAU

Colonel du Régiment des Zouaves
Pontificaux Canadiens

Avec une lettre de Son Éminence
le Cardinal Bégin



LES
ZOUAVES PONTIFICAUX

PRÉCIS HISTORIQUE

PAR

C.-E. ROULEAU

Colonel du Régiment des Zouaves
Pontificaux Canadiens

Avec une lettre de Son Éminence
le Cardinal Bégin

QUÉBEC

—
1924



Pic IX

LETTRE DE SON ÉMINENCE

ARCHIEVÊCHÉ DE QUÉBEC,

le 19 juillet 1924

*A M. le Commandeur C.-E. Rouleau
Colonel du Régiment des Zouaves
Pontificaux Canadiens
Québec*

Cher Monsieur le Commandeur,

J'apprends avec plaisir que vous allez mettre en brochure l'intéressante conférence que vous avez donnée récemment à Québec sur le Régiment des Zouaves Pontificaux.

Je vous félicite de cette heureuse initiative, qui va permettre à notre grand public de lire ce récit attachant d'un vaillant soldat de Pie IX. Nul mieux que vous au

Canada ne pouvait raconter cette noble page d'histoire, puisque, non content de servir l'immortel Pie IX dans les rangs de son armée, vous avez consacré le meilleur de votre vie, depuis votre retour de Rome, à perpétuer dans notre pays le souvenir, les traditions, la vie même du régiment. Grâce à votre zèle infatigable, maintes fois reconnu et honoré par les Souverains Pontifes, de nombreux jeunes Canadiens français se sont enrôlés sous le drapeau pontifical, auquel ils sont fiers de faire une escorte d'honneur dans nos grandes démonstrations religieuses et nationales; et ils s'entretiennent, sous votre commandement, dans l'amour du Pape et dans ce remarquable esprit de fidélité au Saint-Siège qui est l'une de nos plus chères traditions.

Je vous encourage donc à travailler toujours activement au développement de cette œuvre qui vous fait honneur et qui fait du bien à nos jeunes gens; et je vous bénis de tout cœur, vous et vos chers zouaves, vous

priant de saluer particulièrement en mon nom vos anciens camarades de Rome, les vétérans de l'armée de Pie IX.

Veillez agréer, cher M. le Commandeur, avec mes meilleurs souhaits de succès, l'assurance de mon sincère dévouement en N.-S.

L.-N., Card. Bégin,

Arch. de Québec.

LE RÉGIMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

AVERTISSEMENT

C'est aux instances répétées de l'état-major général du Régiment des Zouaves Pontificaux Canadiens que je cède en livrant à l'impression les pages qui vont suivre. D'ailleurs, un ancien soldat de Pie IX aime toujours à raviver le souvenir du beau régiment auquel il a eu l'honneur d'appartenir et à faire connaître le rôle admirable que ce régiment a joué dans l'histoire de la Papauté pendant ses dix années d'existence. Le lecteur voudra bien voir dans ces modestes pages rien autre chose que le récit d'un soldat du Pape.

Dans une autre brochure, si Dieu nous prête vie, nous ferons prochainement un

court historique du Régiment des Zouaves Pontificaux du Canada, rappelant ses nobles origines et les merveilleux développements qu'il a pris dans la jeunesse canadienne-française d'aujourd'hui avec les encouragements de S. Em. le cardinal Bégin et la bénédiction des Papes Pie IX, Léon XIII, Pie X, Benoît XV et Pie XI.



Le général de La Moricière

LA FONDATION DE NOTRE RÉGIMENT

En 1859, Victor-Emmanuel, roi du Piémont, avait volé les Romagnes au Pape; mais la révolution n'était pas encore satisfaite - l'enfer n'est jamais rassasié. La révolution ou plutôt la franc-maçonnerie pousse le roi larron plus loin dans la voie de l'iniquité; elle veut les Marches et l'Ombrie. Victor-Emmanuel se rend à son désir; il écrit au Saint-Père de céder au Piémont ses deux plus belles provinces, et cela, pour le plus grand bien de l'Eglise.

Le fourbe! il va même jusqu'à protester de son attachement au Siège de Pierre et à demander au Vicaire de Jésus-Christ sa bénédiction apostolique. Il se conduit comme un enfant qui, pour prouver son amour et son affection à l'auteur de ses jours, lui enlèverait une partie de ses biens. La France, gouvernée alors par

Napoléon III, laisse commettre ce vol sans faire entendre aucune protestation.

Pie IX, se voyant abandonné des grandes puissances, résolut de ne pas céder sans combat la couronne qu'il avait juré de transmettre à ses successeurs. C'est pour cette fin qu'il fit appel au dévouement individuel de ses enfants et qu'il pria le célèbre général de Lamoricière de prendre le commandement de la petite armée dont le recrutement était décidé. Mgr de Mérode, ancien capitaine belge qui avait servi dans l'état-major de Lamoricière, fut chargé de demander officiellement le secours de son épée au nouveau Bayard français. Le général répondit à l'envoyé du Pape: "Quand un père appelle son fils pour le défendre, il n'y a qu'une chose à faire, y aller." Madame Lamoricière, femme chrétienne et courageuse, ayant appris cette nouvelle, dit à Mgr de Mérode: "On ne discute pas l'ordre d'un père,"

LA BATAILLE DE CASTELFIDARDO

Le 2 avril 1860, Lamoricière arrivait à Rome et se mettait aussitôt à organiser l'armée du Pape, dont l'effectif s'élevait à 5,000 hommes lorsque Victor-Emmanuel dirigea 45,000 soldats sur les Marches et l'Ombrie. Le général Lamoricière s'empressa de voler au-devant des Piémontais qu'il rencontra près de Castelfidardo le 18 septembre. Malgré l'énorme différence dans la force numérique des deux armées et sachant qu'il marchait à une défaite certaine, Lamoricière n'hésita pas cependant à faire face à l'envahisseur. La petite division commandée par le général de Pimodan, et dans laquelle figurait avec honneur le corps des 300 franco-belges qui devint plus tard le régiment des Zouaves Pontificaux, fit des prodiges de valeur. Ces vaillants défenseurs de la Papauté s'étaient confessés

et avaient reçu la sainte communion avant le combat; ils possédaient Dieu dans leur cœur; le champ de bataille fut couvert de leur sang généreux et pur. Parmi ces illustres martyrs de la foi, nous trouvons le général de Pimodan et cent cinquante franco-belges. Avant la bataille le valeureux capitaine français s'était contenté de dire aux Zouaves: "Souvenez-vous que vous êtes catholiques et Français." Il reçut trois blessures coup sur coup, et à chaque balle qui lui entraît dans le corps, il répétait: "Dieu est avec nous." Il mourut le lendemain.

En apprenant le glorieux trépas de son mari, Madame de Pimodan, qui était restée en France, prit son plus jeune fils dans ses bras et le couvrit de baisers en lui disant: "Toi aussi, tu seras soldat du Pape." Il n'y a que l'amour chrétien qui puisse allier ainsi la sublimité à l'héroïsme.

Ecrasée par le nombre, la petite armée

pontificale dut battre en retraite. Quatre cents hommes environ, conduits par Lamoricière, se replièrent sur Ancône. Cette ville, défendue par 5,200 soldats pontificaux et assiégée par 45,000 hommes, 400 bouches à feu et une flotte armée de canons rayés, capitula le 28 septembre, après un siège de dix jours et des assauts meurtriers sans cesse renouvelés.

Quelques zouaves, après la bataille de Castelfidardo, rejoignirent isolément Ancône, à la faveur des ténèbres; un seul revint à Rome avec armes et bagages, il s'appelait Rouleau—ce n'était pas moi, car c'était un Vendéen.

UN COMBAT SINGULIER

Castelfidardo! si tu nous remets à la mémoire de bien tristes souvenirs, tu nous rappelles en même temps le nom d'un grand capitaine, qui a étonné ses chefs par ses valeureux exploits et frappé d'admiration l'armée piémontaise. Ce capitaine, tout le monde le connaît, c'est le baron de Charette, que nous avons été si heureux de recevoir dans les murs de Québec lors de la célébration de notre fête nationale en 1882 et qui a donné son nom, à cette époque, à un enfant de Sorel, le R. Père Athanase de Charette Francœur, O. M. I.

Pendant que les balles pleuvent et que les obus sillonnent l'air en tous sens et sèment la terreur et la mort sur le champ de bataille, le capitaine de Charette, du corps des Franco-Belges, encourage ses soldats de la parole et de l'exem-



Le lieutenant-colonel de Charette

ple. Son épée ne cesse de frapper, et tous les coups qu'elle porte sont mortels.

Au lieu de reculer devant le nombre, il s'avance; il s'avance toujours, jusqu'à ce qu'il soit sur le front de bandière de l'armée ennemie. Là, il s'arrête, il promène un regard de défi et de dédain sur ses adversaires, il les invite, il les provoque à se mesurer avec lui: mais personne ne bouge. Il brandit son épée avec courage et traite les Piémontais de lâches et de poltrons. Cette dernière apostrophe produit son effet. Un officier piémontais, ayant nom Tromboni, sort des rangs et accepte le combat. Les deux armées s'arrêtent un moment pour contempler les deux athlètes.

Les épées se croisent, et deux fois Tromboni est touché et puis blessé grièvement. De Charette ne reçoit aucune égratignure. "Capitaine, s'écrie le vaincu, je vous rends mon épée."

“Il est mon prisonnier, dit de Charette à ses zouaves, ayez-en bien soin.”

Les Franco-Belges ou Zouaves, ivres de joie, acclament leur capitaine et le portent pour ainsi dire en triomphe.

Les Piémontais courbent la tête de honte, de dépit et de rage. Le combat reprend plus acharné et plus meurtrier. Malgré ses prouesses, le corps des Franco-Belges, comme nous l'avons vu, est presque anéanti, et de Charette reçoit deux balles dans le corps. C'était la fin de cette sanglante tragédie.

LA PAROLE DU COMTE DE MUN

Voici comment s'exprime le comte de Mun en parlant de ce combat légendaire :

“ Soudain pendant les vacances, au
“ soir d'un jour de septembre, une dépê-
“ che éclate comme un coup de tonnerre.
“ Le 18, à Castelfidardo, la petite armée
“ pontificale vient d'être écrasée par les
“ divisions piémontaises. Il faut avoir
“ entendu le bruit de la stupéfiante nou-
“ velle, pour en comprendre le scandale
“ inouï. Jusque-là, on parlait des gari-
“ baldiens, des aventuriers, des révolu-
“ tionnaires. Cette fois, c'était l'armée
“ du Piémont, celle qui, l'année d'avant,
“ combattait avec la nôtre l'armée du
“ roi qui portait au front la couronne de
“ Jérusalem.

“ Et la France, comble de stupeur, la
“ France avait permis l'attentat sacrilège.

“ Elle avait à Rome des soldats, à deux
“ pas du champ de bataille: ils étaient
“ demeurés là, témoins inertes de l’horri-
“ ble écrasement! Les détails arrivaient
“ poignants et grandioses, par les jour-
“ naux, par les lettres privées, et trois
“ noms surgissaient, dans le drame héroï-
“ que: Lamoricière, Pimodan, Charette.
“ Lamoricière, le général en qui s’incar-
“ nait la légende africaine, dont le rayon-
“ nement tout proche allait m’appeler
“ d’un invincible attrait. Lamoricière
“ qui, sans hésiter, venait de donner au
“ Pape désarmé sa gloire et son épée! Il
“ avait dit: “Quand j’élèverai mon nom
“ au bout de mon sabre, j’aurai des sol-
“ dats. Je sais comment on fait les
“ Zouaves.” Et autour de ce sabre et
“ de ce nom, les soldats étaient accourus
“ de France et de Belgique, presque tous,
“ de France surtout, de son sang le plus
“ pur et le plus vieux, fils de gentils-
“ hommes et de paysans, confondus dans

“ le même élan pour sauver le trône du
“ Pape: *Pro Petri Sede.*

“ La France frémissait à la funeste lec-
“ ture. Dans toutes les églises, des ser-
“ vices solennels se célébraient pour les
“ héros. Les plus grandes voix glorifi-
“ aient leur martyr. A Orléans, Mgr Du-
“ panloup interpelait, avec des accents
“ incomparables, leurs âmes immortelles:
“ Vous êtes bien heureuses. Tout ce
“ qu’il y a ici-bas d’honneur et de gloire
“ pure s’est reposé sur vous, avec la vertu
“ de Dieu.”

“ Berryer pleurait, assis au pied de sa
“ chaire.

“ A Poitiers, Mgr Pie promettait aux
“ morts l’acclamation de la postérité.

“ O vous, jeunesse héroïque, ce que vous
“ avez fait sera gravé sur les tables nou-
“ velles des Gestes de Dieu par les
“ Francs.”

“ Le combat de Castelfidardo ne fut
“ que le glorieux effort d’une poignée de

“ braves, écrasés par toute une armée.
“ Cependant, les vaincus en sortirent
“ couronnés, et le champ qui en porta
“ le fardeau tragique demeure sacré.
“ C’est qu’il fut autre chose qu’une ren-
“ contre militaire. Il fut la protestation
“ sanglante du droit contre la force, plus
“ encore l’holocauste volontaire offert à
“ Dieu pour son service.

“ Cette gloire est à la France. Quand
“ les jeunes gens entendent parler des
“ zouaves pontificaux, quand ils rencon-
“ trent, courbé par l’âge et les blessures,
“ le héros qui garde leur légende et leur
“ drapeau, quelle que soit la place où les
“ range aujourd’hui la dispute des idées,
“ qu’ils saluent respectueusement! C’est
“ un morceau de notre patrimoine.”

LE NOM DE ZOUAVES

Après la capitulation de la ville d'An-cône, le général de Lamoricière retourna en France, dans son château de Prouzel, où, en 1865, il mourut subitement agenouillé près de son lit et serrant sur ses lèvres le crucifix qu'il venait de détacher de la muraille.

Le 1er janvier 1861, le corps des Franco-Belges prit officiellement le nom de Zouaves Pontificaux. M. de Moncuit et M. de Charette eurent l'honneur de porter les premiers l'uniforme de zouave, qui fut suggéré par le lieutenant-colonel Becdelièvre et accepté par Pie IX.

La cour de Pie IX choisit ce titre de Zouaves pour honorer le souvenir de Lamoricière, fondateur des Zouaves d'Afrique.

A cette même date eut lieu la mémorable cérémonie de la prestation de ser-

ment des zouaves dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

Voici la formule de ce serment :

“Je jure à Dieu tout-puissant d’être obéissant et fidèle à mon souverain le pontife romain et à ses légitimes successeurs. Je jure de le servir avec honneur et fidélité et de sacrifier ma vie pour la défense de sa personne auguste et sacrée, pour le soutien de sa souveraineté et pour le maintien de ses droits. Je jure de n’appartenir à aucune secte ni civile ni religieuse, à aucune société secrète ou corporation ayant pour but, directement ou indirectement, d’offenser la religion catholique et de corrompre la société. Je jure de ne jamais abandonner les insignes du Souverain Pontife et le poste qui m’aura été confié par mes supérieurs. Que Dieu me vienne en aide et son saint Evangile, par Notre - Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.”

M. de Becdelièvre donna sa démission

comme lieutenant-colonel, le 21 mars 1861, et retourna en France. Il fut remplacé par M. Allet, un des héros de Castelfidardo. Le capitaine de Charette fut élevé au grade de commandant. Quelqu'un fit alors à Mgr de Mérode la flatteuse remarque suivante: "Mais c'est un drapeau que vous donnez là aux zouaves." "C'est vrai," répondit Mgr de Mérode, "mais c'est un drapeau qui a été percé de balles à Castelfidardo, et qui a le droit par conséquent d'être déployé en face du tombeau de Saint-Pierre."

LA BATAILLE DE MENTANA

Le 15 septembre 1864, Napoléon III signa une convention passée entre la France et l'Italie et en vertu de laquelle l'empereur des Français s'engageait à retirer ses troupes des Etats Pontificaux, dans un délai de deux ans, à charge pour le Piémont de respecter le territoire du Saint-Siège et de ne pas s'opposer à l'organisation d'une armée papale. C'était livrer la Papauté aux mains des révolutionnaires d'abord et au roi Victor-Emmanuel ensuite, comme l'histoire nous l'a démontré. Pie IX fit entendre sa voix pour dénoncer les injustices flagrantes dont il était l'objet. Les catholiques de France tentèrent, mais en vain, d'obtenir de l'empereur un délai au retrait de ses troupes; notre ancienne mère-patrie devait continuer à descendre dans l'abîme creusé par la politique

néfaste et anti-chrétienne de Napoléon III.

A la fin de l'année 1866, l'iniquité fut consommée: les troupes françaises quittèrent Rome.

Ne rencontrant plus d'obstacle à leur ambition, à leur cupidité et à leur rage, les bandes garibaldiennes se ruèrent, en 1867, sur le territoire pontifical; elles saccageaient les villages, elles pillaient les caisses municipales, elles profanaient les couvents et les sanctuaires, et rançonnaient les habitants. Les zouaves et les gendarmes s'opposèrent à leurs déprédations et les repoussèrent sur la frontière. Malgré son infériorité numérique, l'armée pontificale était applaudie pour ses brillants faits d'armes à Acquapendente, à Bagnorea, à Nérola, à Farnèse, à Valentano, à Monte Libretti et à quinze autres villes ou villages.

Pendant ce temps-là, Garibaldi, l'ermite révolutionnaire de Caprera, sort de son

île, située en face de Naples, se rend à Florence et, à la tête de 10,000 aventuriers et soldats du Piémont, fond comme un ouragan, le 3 novembre, sur Mentana, petite ville d'environ 1,000 âmes, à cinq lieues au nord-est de Rome. A l'approche de cet implacable ennemi de la Papauté et de l'Eglise, la ville sainte trembla. La population était tellement terrifiée qu'elle se préparait à s'enfuir vers les montagnes, en apprenant cette nouvelle alarmante. Un deuil général enveloppait la ville aux sept collines. Les églises regorgeaient de fidèles implorant la protection du Très-Haut. La crainte avait glacé le sang dans les veines des plus intrépides. Partout, à chaque coin de rues, sur les places publiques, on entendait des gémissements et des sanglots. Encore quelques heures, et Rome et le Père commun des fidèles seront au pouvoir des révolutionnaires, entre les mains d'un homme sans

cœur et sans honneur. Quels maux vont fondre sur la ville des Papes!

Mais, consolons-nous; l'auguste vieillard du Vatican avait prié pour l'Eglise, et le Ciel avait exaucé sa prière.

Pie IX bénit sa petite mais vaillante armée et lui donne l'ordre de marcher au combat. Les Zouaves volent à Mentana, taillent en pièces les bandes garibaldiennes et rentrent dans Rome couverts de lauriers et de blessures. L'Eglise venait d'ajouter une nouvelle page glorieuse à sa glorieuse histoire; et le Canada avait teint de son sang le sol romain pour la première fois dans la personne de M. H. Murray, de Québec, et de M. Alfred LaRocque, de Montréal, tous deux décorés de la croix de Pie IX pour leur bravoure et dormant aujourd'hui leur dernier sommeil, le premier sur la terre d'Espagne, et le second dans le cimetière de Montréal. Honneur à la province de Québec!

Le combat avait duré cinq heures. Garibaldi, bien plus poltron que brave, avait pris la fuite pendant la bataille, en laissant ses Chemises Rouges à leur triste sort. Se voyant cerné par les Zouaves, il sauta sur son cheval et galopa vers Monte-Rotondo après avoir dit à ses officiers de le rejoindre dans cette ville. Mais le fuyard fit tellement jouer les éperons que sa monture prit le mors aux dents et ne s'arrêta (avec son cavalier, bien entendu) que lorsqu'il eût franchi la frontière du Piémont. C'est à cause de cette fuite admirable que les vainqueurs et les vaincus décernèrent à Garibaldi le titre pompeux de général Montre-ton-dos. C'est Monte-Rotondo qu'on avait changé en *montre ton dos*, et, il faut l'avouer, le qualificatif était bien mérité.

Un soir que le Colonel Allet se trouvait dans un salon de Rome, on le pria de vouloir bien raconter la bataille de Mentana; mais mon ancien colonel n'était



Le colonel Allet

pas un grand parleur et n'aimait pas à faire connaître sa bravoure et son sang-froid sur le champ de bataille. On insista. "O mon Dieu!" dit-il, "c'est bien simple " et bien court: la colonne défilait par la " voie *nomentana*, j'étais en arrière avec " l'état-major; à cinq ou six kilomètres " de Mentana on entend commencer la " fusillade, et en quelques minutes le feu " devint des plus nourris; je piquai de " l'éperon pour voir où en étaient mes " Zouaves; déjà ils étaient tous lancés, " éparpillés par les vignes et jouant de la " baïonnette comme de bons enfants."— " Et puis?"—"Et puis , mon Dieu, ils " sont revenus le soir se ranger autour " de leur drapeau, et ils avaient remporté " la victoire".

Le sergent de Zouaves Folie raconte un acte de bravoure entre mille, accompli par le lieutenant-colonel de Charette pendant la bataille de Mentana:

" Soudain le lieutenant-colonel de Cha-

“ rette passe, à cheval, entouré d’une
“ douzaine de zouaves qui chargent à la
“ baïonnette. Je mets promptement baïon-
“ nette au canon et, placé près du lieute-
“ nant-colonel, je m’élance en avant pour
“ le couvrir. Mais le cheval blanc bon-
“ dit, et je suis devancé . . . Charette ne
“ veut pas être dépassé . . . D’un nouvel
“ élan je rattrape la distance; j’ai compris
“ que les camarades ont déjà fait le même
“ geste, mais en vain; et, toujours courant
“ à sa droite, je regarde mon brave lieu-
“ tenant-colonel.

“ Charette, bien en selle, le poing droit
“ sur la hanche, nous regarde, lui aussi,
“ à droite et à gauche, riant de nous voir
“ animés par la charge . . . Mais je fais
“ face en tête, et je vois les garibaldiens
“ disparaître, à l’exception d’un seul.

“ Il se tient au milieu du chemin, dans
“ la position du tireur debout, l’arme
“ prête. Son attitude ferme, correcte,
“ révèle le vieux soldat courageux, sans

“ forfanterie. Il a bien un paletot civil,
“ mais il a aussi le pantalon gris d’uni-
“ forme de l’armée italienne.

“ Nous voici à dix pas . . . Il va tirer
“ notre chef à bout portant . . . Cette
“ pensée me fait de nouveau regarder
“ Charette.

“ Toujours dans son attitude de fier
“ cavalier, Charette, cette fois, regarde
“ bien en face le garibaldien, avec un
“ sourire si franchement gai, que j’en suis
“ profondément frappé.

“ Mais je suis pris d’une angoisse
“ intense . . . , il va tuer le lieutenant-
“ colonel! . . . Et je m’élançe, baïonnette
“ en avant, pour traverser l’Italien avant
“ le coup fatal.

“ A ce moment précis, le garibaldien
“ tire à trois pas et manque Charette.

“ Le zouave de gauche, plus près que
“ moi, a déjà porté un coup de pointe
“ à l’Italien, et sa baïonnette touche la

“ poitrine de l’homme, quand Charette
“ s’écrie: “Ne le tuez pas!”

“ Mon camarade retient son coup, et
“ le garibaldien est sauvé... Il était
“ temps.

“Et c’est bien là un des miracles de la
“ discipline, car la détonation du fusil,
“ le coup de pointe du zouave et le mot
“ clément de Charette ne firent qu’un
“ en cet instant suprême.”

Cette brillante victoire procura une ère
de paix de trois ans au Vicaire de Jésus-
Christ.

LA PRISE DE ROME

En 1870, Victor - Emmanuel, ce roi hypocrite que vous connaissez déjà, consume ses iniquités et ses vols, en s'emparant de cinq provinces qui restaient encore au Pape: Viterbe, Civita-Vecchia, Comarca, Frosinone et Velletri. C'était encore la franc-maçonnerie qui continuait son œuvre de spoliation.

Sans aucune raison, l'armée piémontaise, comprenant 81,478 hommes, marche sur Rome. Pie IX n'avait que 13,684 soldats pour défendre son territoire long de 50 lieues et large de 15 en moyenne. Garder ces 5 provinces avec cette poignée de guerriers contre une armée aussi puissante, c'eût été une folie et un sacrifice inutile de vies. Aussi, le général Kanzler, pro-ministre des armes, donna-t-il l'ordre d'abandonner les provinces à l'approche des Piémontais et de converger vers la

Ville Eternelle, tout en laissant aux commandants la latitude de faire "une honorable résistance". Cet ordre fut ponctuellement exécuté, et le 15 septembre, l'armée pontificale était rangée en bataille autour de Rome, en dedans et près des murs, après avoir accompli des actes de prouesse admirables dans la célèbre retraite de Viterbe, sous la conduite du lieutenant-colonel de Charette.

Le 20 septembre, l'armée piémontaise enveloppait la ville des Papes dans un cercle de feu.

A cinq heures et dix minutes, le premier coup de canon est tiré par l'ennemi, et un boulet vient frapper le mur à droite de la Porte Pia. C'est le signal de l'attaque. Bientôt la fusillade devient générale. Les Piémontais sont moissonnés par la mort, tandis que les pontificaux n'éprouvent que des pertes insignifiantes. Malgré l'active et courageuse défense des assiégés, l'armée ennemie pratique une



Le général Kanzler

brèche dans le mur qui avoisine la Porte Pia. Les Piémontais essaient par trois fois de pénétrer dans Rome par cette brèche; mais, à chaque attaque, les bersaglieri, les meilleurs soldats des troupes assiégeantes, sont repoussés par les zouaves, qui font des charges à la baïonnette des plus brillantes. Le général Kanzler envoie un rapport au Saint-Père sur ce qui se passe à la Porte Pia. Le Pape, pour éviter une plus grande effusion de sang, arbore le drapeau blanc à dix heures et dix minutes. L'armée pontificale obéit au successeur de Pierre; elle cesse le combat et se dirige vers la cité Léonine. Rome capitule et tombe au pouvoir du Piémont. Le 21, le général Kanzler annonce le licenciement des troupes pontificales, et le colonel Allet adresse alors quelques paroles d'adieu à ses chers Zouaves.

L'heure de la séparation et du départ de Rome est arrivée. Il se passe alors

une scène que les soldats du Pape n'oublieront jamais. Tous les défenseurs de la Papauté auraient désiré voir encore une fois leur Père bien-aimé, et cette faveur allait leur être refusée,—puisque l'ordre de se mettre en marche était donné—lorsque tout à coup une fenêtre du Vatican s'ouvre. Et l'on voit apparaître dans l'embrasure le véritable roi de Rome. Levant les bras vers le ciel, Pie IX commence la bénédiction solennelle: "Benedictio Dei Omnipotentis". Le cri de "Vive Pie IX" s'échappe de toutes les poitrines. Les Zouaves sont ivres de joie: les uns lancent leur képi en l'air, les autres présentent les armes.

Des balcons des résidences qui entourent la place Saint-Pierre, des milliers de personnes répètent: "Vive notre Saint-Père! Vive le Pape! Vive Pie IX, notre roi". C'en est trop pour le cœur du Souverain Pontife. Succombant à l'émotion qui le suffoque, il tombe évanoui dans

les bras de ceux qui l'environnent, après s'être écrié: "On m'enlève mes chers enfants!" La fenêtre se ferme, et les soldats pontificaux prennent la route de leurs pays respectifs, en versant d'abondantes larmes sur le triste sort de l'auguste prisonnier du Vatican.

Victor-Emmanuel entra dans Rome: oui, mais en foulant cette terre arrosée du sang de tant de milliers de martyrs, il mettait le pied dans le tombeau: l'usurpateur n'était pas digne de résider dans cette ville que le Christ avait choisie pour les assises de son Eglise. Quelques années plus tard, Victor-Emmanuel mourait, et Pie IX pardonnait à son bourreau et le bénissait même sur son lit de mort. Victor-Emmanuel mourait, et le prisonnier du Vatican continuait de régner sur les cœurs des deux cents millions de fidèles répandus sur toute la surface du globe terrestre. Victor-Emmanuel mourait, et la barque pontificale continuait

de voguer sur l'immense océan de la foi chrétienne.

Satan nous semble ici avoir repris Rome; Satan se dit le maître— Siamo à Roma, é ci resteremo— nous sommes à Rome et nous y resterons. “Mais, s'écrie Louis Veillot, Pierre a pour lui Jésus-Christ, et il ne se déclare pas vaincu”. Victor-Emmanuel est passé, mais la Papauté ne passera jamais. Le Vatican sera toujours là comme le véritable phare qui éclaire les mortels au milieu des plus épaisses ténèbres de l'erreur. Rome est devenue la capitale de l'Italie, suivant les géographes; mais elle sera toujours la capitale du monde catholique, le centre de l'unité chrétienne et le siège de la Vérité.

LA FRANCE LIBRE PENSEUSE

Pendant que le lugubre drame de la Porte Pia s'accomplissait et que Rome tombait, en 1870, au pouvoir des révolutionnaires, un autre drame de honte et de sang se déroulait en France. Ah! cette belle France, cette France catholique que nous aimions et que nous aimons tant encore, avait attiré sur elle de bien terribles châtiments, et certes! la divine Providence l'a rudement frappée pour lui faire ouvrir les yeux sur les crimes sans nombre de ses gouvernants.

Mais notre ancienne mère patrie, ou plutôt la France libre-penseuse n'a pas voulu profiter des grandes leçons qui lui étaient données, et la franc-maçonnerie et la libre-pensée continuèrent de la miner et de la pousser vers le gouffre béant de l'iniquité. Napoléon III contribua grandement à l'humiliation et à la ruine de la

filie aînée de l'Eglise; il obéissait aux sociétés secrètes dont il était l'ami, l'esclave et l'instrument. Bonaparte abandonna Rome et la Papauté; mais, aussi il fut délaissé de Dieu dans la lutte qu'il eut la folie d'entreprendre contre la Prusse. Bonaparte trahit Pie IX, comme il avait trahi les catholiques français; mais sa trahison fut punie comme elle le méritait. En effet, qu'arriva-t-il à Napoléon III et à son armée à cette époque néfaste? L'histoire est là pour nous le rappeler.

Le 6 du mois d'août 1870, l'armée française, jusque-là fidèle gardienne du Vatican, quitta Civita-Vecchia pour revenir en France; elle comprenait 6,000 soldats. Le 6 du mois d'août 1870, l'histoire enregistre la défaite des Français à Reischoffen; 30,000 soldats restent sur le champ de bataille. Le 2 septembre 1869, Napoléon III écrivait à Cialdini: "Faites vite," en parlant de l'envahissement des

Etats de l'Eglise par les Piémontais. Le 2 septembre 1870, l'empereur des Français et son armée de 100,000 hommes sont faits prisonniers à Sedan. Le 20 septembre 1870, Pie IX est fait prisonnier au Vatican, parce que Napoléon III l'a lâchement livré à ses bourreaux. Le 20 septembre 1870, Paris est investie par l'armée prussienne.

Aussi quelles funestes conséquences résultèrent de la fourberie de ce nouveau Judas.

Vous vous le rappelez, rien ne put arrêter la marche triomphale des armées allemandes, en 1870, à travers la France toute couverte de sang et de morts. C'était une marée montante qui culbutait et engloutissait tout ce qu'elle rencontrait sur son passage. Les Français, battus et écrasés sur tous les points de leur territoire, avaient complètement perdu courage, et l'honneur national même approchait rapidement de l'humiliation. La

France n'était plus la France d'autrefois : on aurait dit qu'elle n'avait plus sa tête à elle. En effet, comment expliquer à la tête de ses armées la présence de Garibaldi, que des écervelés de Lyon étaient allés chercher dans son île de Caprera ? La France ne savait donc plus ce qu'elle faisait : l'esprit d'impiété qui la débordait, l'avait aveuglée ou avait jeté d'épaisses ténèbres sur son intelligence, d'ordinaire si lucide. La France mentait à ses quatorze siècles de grandeur militaire, comme elle avait menti à son Dieu. Elle avait oublié que, pour faire un pacte, avec la victoire et l'immortalité, Clovis planta la Croix sur la terre des Francs, qu'il consacra au Dieu de Clotilde.

LA BATAILLE DE LOIGNY

Une seule armée, l'armée des Volontaires de l'Ouest, fut fidèle aux traditions de ses illustres ancêtres; et ce fut cette vaillante troupe qui sauva l'honneur de son pays, en arborant la bannière du Sacré-Cœur sur le champ de bataille et en donnant au vainqueur des vainqueurs la place qui lui est réservée dans les combats. Pendant que Lyon exalte et acclame Garibaldi, l'ennemi de l'Eglise catholique, une voix puissante et inspirée domine cette sanglante orgie. Cathelineau appelle la Vendée aux armes; il conjure les défenseurs de la Papauté de sauver la France, et M. de Charette, le héros de Castelfidardo, de Mentana et de Viterbe, accourt avec ses Zouaves Pontificaux. De Charette avait été trahi à Rome par Napoléon III; mais, malgré cette trahison et les principes légitimistes bien connus

de notre ancien lieutenant-colonel, il n'hésite pas un instant à ceindre l'épée pour combattre sous le drapeau de l'empire, parce que le devoir l'appelle encore comme soldat chrétien; sa patrie est en danger.

Les Zouaves Pontificaux, qui arrivent de Rome, volent au combat en s'écriant: "Cœur de Jésus, sauvez la France!"

C'était la première fois que le peuple français entendait cette pieuse et sublime invocation depuis que son pays marchait de désastre en désastre. Aussi, l'apparition de ces preux fut-elle saluée par les plus vifs transports d'allégresse. C'était le courage, c'était la valeur, c'était la bravoure, c'était l'héroïsme qui renaissait dans le cœur du soldat.

Le vendredi, 2 décembre 1870, les Zouaves se dirigent du côté de Patay, aujourd'hui aussi célèbre que le défilé des Thermopyles; ils sont conduits par le colonel de Charette et le lieutenant-colo-

nel de Troussures. Le général de Sonis, qui commandait en chef cette vaillante armée, les rejoint à l'endroit même où Jeanne d'Arc fit mordre la poussière aux Anglais; et, navré de douleur en présence des nombreuses défaillances qu'il constate dans les différents corps d'armée de la France, il s'adresse à de Charette en ces termes: "O vous, au moins, mon colonel, vous ne m'abandonnez pas comme ceux-là," en montrant les fuyards. "Non, non," répond de Charette, "Vive Pie IX! Vive la France!"

Vite, le temps presse. Il faut emporter Loigny et conserver à une division la position qu'elle abandonne et dont dépend le salut de toute l'armée. Trois cents zouaves font aussitôt une charge à la baïonnette, en essuyant le feu de 12,000 Prussiens. Au moment où le général de Sonis enlève les zouaves par ces paroles pleines de feu: "Mes enfants, montrons comment se battent des hommes de cœur:

suivez-moi," M. de Troussures répond: "Vous nous menez à une bien belle fête." Et il se lance à la tête de ses frères d'armes. Quelques instants avant la bataille, de Troussures était descendu de son cheval. s'était mis à genoux en présence de l'armée, avait fait le signe de la croix, et le prêtre lui avait donné l'absolution. Le matin même, la plupart des anciens soldats du Pape s'étaient approchés de la Table Sainte. Les zouaves savaient qu'ils marchaient à une mort certaine; mais ils n'hésitent pas cependant; ils se précipitent sur l'ennemi; ils font une charge vraiment héroïque et délogent les Prussiens des positions qu'ils viennent d'enlever aux Français. Mais que cette victoire coûte cher aux Zouaves! Le général de Sonis est grièvement blessé à la cuisse; de Charette reçoit deux coups de feu et tombe baigné dans son sang. Les zouaves l'entourent et veulent le transporter à l'ambulance. "Non, s'écrie-t-il, laissez-

moi mourir ici. Mais vous, continuez de combattre sans moi. En avant et vive Pie IX."

Les Zouaves continuent la bataille.

LES MARTYRS DE LA PATRIE

De Troussures tombe à son tour blessé, non mortellement, mais ayant ensuite la tête broyée à coups de crosse par les Allemands.

L'étendard des Zouaves, la bannière du "Sacré-Cœur" est toujours debout. Frappé à mort, le sergent de Verthamon l'a remis à Fernand de Bouillé; lorsque celui-ci est tombé, il a été tour à tour remplacé par son fils Jacques de Bouillé, qui est tué, puis par son gendre, de Cazenove de Pradines, qui est grièvement blessé, puis par de Traversay, qui n'est pas non plus épargné par les balles prussiennes; en dernier lieu, la bannière est ramassée par le sergent Le Parmentier, qui s'écrie de toutes ses forces, avec un courage sublime: "Suivez la bannière, mes amis; elle vous conduit à la victoire;" puis il la rapporte

en arrière teinte de sang et la remet au R. P. Doussot, aumônier.

Les Zouaves sont victorieux; la valeur et l'impétuosité l'ont emporté sur le nombre. Mais que de blessés! que de morts! que de martyrs! Le commandant Le Gonic de Traissan fait l'appel; sur neuf capitaines, il n'en est revenu que deux, et, de 300 zouaves, 218 sont restés sur le champ de bataille. Ils sont morts, ces braves enfants du Pape et de l'Eglise, mais ils ont sauvé l'honneur du drapeau national et "sur le tertre qui recouvre ces immortels croisés, la France se lève, se grandit et s'approche du ciel."

C'est ainsi que se termina la sanglante et glorieuse épopée du régiment, commencée à Castelfidardo par les Franco-Belges, continuée à Mentana par les Zouaves Pontificaux et couronnée à Patay par les Volontaires de l'Ouest,—ces trois corps de troupes n'ont toujours formé qu'un seul et même régiment: celui des

- Zouaves Pontificaux, ces nobles et courageux défenseurs de la Papauté et de la patrie, ces chevaliers sans peur et sans reproche, dont "le tombeau est un berceau d'immortalité et le catafalque un arc de triomphe."

Ce pâle résumé de l'histoire des Zouaves Pontificaux suffit, je crois, pour vous donner une idée de la mission que ce régiment a remplie pendant ses dix années de service sous le drapeau du Pape.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Lettre de Son Eminence	3
Le régiment des Zouaves Pontificaux	7
La fondation de notre régiment	9
La bataille de Castelfidardo	11
Un combat singulier	11
La parole du comte de Mun	17
Le nom de Zouaves	21
La bataille de Mentana	24
La prise de Rome	33
La France libre penseuse	39
La bataille de Loigny	43
Les martyrs de la Patrie	48

GRAVURES

Sa Sainteté Pie IX

Le général de La Moricière

Le général de Kanzler

Le colonel Allet

Le lieutenant-colonel de Charette



IMP. LE SOLEIL (limitée).